

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
14 » six mois.
7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE BULLIER et C^{ie} pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 3 mars 1866.

BULLETIN.

Il convient d'expliquer pourquoi les bruits de démission de lord Russell, démentis avec raison par la presse de Londres, ont eu cependant une certaine vraisemblance, et dans tous les cas, une grande notoriété. C'est la prévision peut-être exagérée d'un rejet du bill électoral dont la présentation à la Chambre des Communes est annoncée pour le 12 de ce mois, qui avait conduit le lord de la Trésorerie à résigner son portefeuille. Il est revenu sur cette détermination. Il y a lieu d'en féliciter le parti whig et les libéraux modérés de la Chambre, mais à une condition, c'est qu'ils ne laisseront pas protester la traite politique tirée sur eux par l'honorable ministre. Nous verrons ce qui adviendra.

« Le gouvernement italien, dit le *Bulletin de Paris*, entre positivement dans les voies pacifiques. A partir du 1^{er} mars, l'armée intérieure est placée sur le pied de paix; de nombreuses mises en disponibilité vont avoir lieu dans le cadre des officiers, tandis que les sous-officiers ayant quatre ans de service seront renvoyés dans leurs foyers. Il résultera de cette combinaison une économie qu'on n'évalue pas à moins de 40 millions pour l'exercice courant. Bien n'empêchait, depuis quatre ans, de réaliser cette mesure importante. La sécurité du gouvernement n'y eut rien perdu, et les finances italiennes y auraient gagné. »

Nous n'ajoutons aucune confiance aux bruits de crise ministérielle qui nous arrivent de Berlin. M. de Bismark est un ministre qui tombe et non un ministre qu'on renvoie. Du reste, une correspondance particulière confirme les desseins militaires du gouvernement prussien. Une circulaire ministérielle avertit le contingent de la Landwehr de se tenir prêt à se rendre sous les drapeaux. Ce n'est probablement pas pour parader dans les jar-

dins de Sans-Souci ou sur les esplanades des chefs-lieux de garnison.

Les plus récentes dépêches de Bucharest constatent que depuis les événements du 23, l'ordre n'a pas été troublé un seul instant dans cette ville.

J. REBOUX.

Par 218 voix contre 18, le Corps législatif a adopté le paragraphe de l'Adresse où est affirmée la souveraineté temporelle du pape. Il est à remarquer que M. Rouher ni aucun orateur du gouvernement n'a pris la parole. Au nom de la Commission, M. Granier de Cassagnac s'est exprimé ainsi :

« Bien évidemment, le principe religieux ne dépend et ne relève que de lui-même, de sa nature et de son origine; et, il aurait autour de lui, comme garantie extérieure, une souveraineté aussi vaste que le monde, qu'il ne serait pour cela ni plus auguste ni plus fort.

Mais, si une souveraineté temporelle ne peut ajouter aucune force au principe religieux, il est incontestable qu'elle donne un concours utile, précieux et nécessaire à son rayonnement moral et civilisateur dans le monde.

L'intérêt de la catholicité, l'intérêt de la liberté de conscience, l'intérêt de la civilisation, ces trois intérêts immenses et souverains contre lesquels aucun autre ne saurait prévaloir légitimement; ces trois intérêts exigent que le gouvernement de l'Eglise fonctionne dans sa plénitude et entière liberté. Or, si le ne ferait pas, si le chef de l'Eglise n'avait pas la police de sa cité et la police de son Etat. Il faut donc, pour que la papauté conserve l'intégralité et l'efficacité de ses pouvoirs, que le pape soit libre, et que, partout où il se trouve, il soit le seul ne pouvant être le second d'aucun autre.

On écrit de Paris au *Nouvelliste de Rouen* :

« Le bruit est répandu que le Gouvernement a reçu la réponse de M. Seward, attendue de Washington. Cette réponse serait arrivée par l'Africa, et M. Drouyn de Lhuys l'aurait depuis hier entre les mains. On croit au Corps législatif que la réponse est entièrement conforme aux vœux du Gouvernement, et qu'elle va être distribuée aux députés ainsi qu'aux sénateurs

comme supplément au *Livre Jaune*. Elle serait par conséquent, insérée au *Moniteur*. »

Le bilan de la Banque de France n'indique pas de changement notable dans la situation financière. L'encaisse métallique s'est encore accru de 7 millions à 449 millions. D'autre part, le portefeuille a perdu 24 millions à Paris, et n'en a gagné que 5 dans les succursales. La circulation des billets s'est élevée de 888 à 890 millions. Le chapitre des avances n'a presque pas varié. La différence la plus saillante à noter dans ce bilan, comparé à celui de la semaine dernière, est une diminution de 85 millions dans les comptes particuliers de Paris. Dans les succursales, les comptes particuliers se sont, au contraire, accrus de 3 millions. Le compte du Trésor créditeur s'est élevé de 67 à 79 millions.

La partie officielle du *Moniteur* contient des décrets portant création de succursales de la Banque de France à Niort, à Evreux et à Castres.

Le typhus continue ses ravages en Angleterre, mais nous n'avons pas les chiffres officiels des pertes éprouvées dans ces derniers jours. Nous savons seulement que les magistrats du Cornwall se sont réunis le 26 février et ont décidé qu'on abattrait tous les animaux qui auraient été en contact avec les victimes du typhus.

Notre correspondant de la Haye nous écrit aujourd'hui que le ministre de l'intérieur des Pays-Bas a déposé une demande de crédit extraordinaire de cent mille florins, comme première allocation pour l'indemnité à payer aux agriculteurs dont les bestiaux ont été abattus pour cause de typhus contagieux.

On revient depuis quelques jours à la question de l'inoculation. D'expériences faites à Kherson (Russie), il résulterait qu'on peut préserver les animaux en les inoculant. Aussi, il vient d'être décidé qu'un vaste établissement de vaccin serait installé dans le district d'Odessa. Le gouverneur général de la nouvelle Russie et de Bessarabie a approuvé le projet. Nous pourrions donc savoir prochainement la valeur qu'il faut attribuer à cet agent tant prôné de la préservation. — L. Loiseau. (*Avenir National*).

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Londres, 1^{er} mars, soir.

M. Gladstone a annoncé, ce soir, à la Chambre des Communes, qu'il appellerait, le 12 mars, l'attention de la Chambre sur la partie du discours de Sa Majesté, relative au corps électoral dans les comtés et les boroughs. Il demandera la permission de présenter un projet de réforme qui sera lu, ce jour-là, pour la première fois, à la Chambre.

Le bilan hebdomadaire de la Banque d'Angleterre donne les résultats suivants : Augmentation : Compte du Trésor, 400 mille livres sterling; comptes particuliers, 150,820 livres sterling. Encaisse métallique, 143,639 liv. st.; Portefeuille, 791,657 liv. st.; Diminution : Réserve des billets, 63,995 liv. st.

Berlin, 1^{er} mars.

La *Gazette de l'Allemagne du Nord* dit que la déclaration du *Moniteur du soir* sur les affaires de Bucarest fait disparaître pour le moment le danger des complications sérieuses qui peuvent sortir de cette question. Il est possible, ajoute la *Gazette*, que les négociations diplomatiques forment un point de départ pour la reprise du projet de Congrès proposé par le gouvernement français.

Le roi a eu une conférence ce matin avec le général de Manteuffel qui est reparti aujourd'hui pour le Sleswig.

M. de Goltz a eu une entrevue avec M. Benedetti. Il repart demain pour Paris.

Berlin, 2 mars.

Le roi a donné au comte de Goltz l'ordre de retarder jusqu'à demain soir son départ pour Paris.

Le comte de Goltz dine aujourd'hui chez le roi, avec M. de Bismark et les ambassadeurs de France et d'Angleterre.

Un vapeur chilien a paru sur les côtes de Norvège. Un vapeur espagnol, la *Comcordia*, entré au port de Christiansand, n'avait pu s'échapper qu'en hissant le pavillon britannique.

Florence, 2 mars.

L'Italie annonce que, par suite des mesures prises au commencement de février pour la mise sur le pied de paix de l'armée italienne, l'administration militaire a été entièrement placée sur le pied de paix à partir du 1^{er} mars. D'importantes économies seront ainsi assurées.

Hingston (Jamaïque), 9 février.

La Commission d'enquête a commencé ses séances. Elles ont entendu le Gouverneur Eyre, dont la déposition n'a fait connaître aucun fait nouveau.

Sir Storcks, répondant à une communication, dans laquelle une nouvelle insurrection était représentée comme imminente, a dit qu'il réprimerait vigoureusement toute tentative, mais qu'il ne croyait pas ce bruit fondé.

Bombay, 27 février.

L'Iman de Mascate a été assassiné par les tribus insurgées de la côte.

CORRESPONDANCE

Nous publions sous notre responsabilité légale le résumé suivant, extrait de nos correspondances :

Paris, 2 mars 1866.

La discussion de l'Adresse a continué aujourd'hui au Corps législatif.

La séance du Sénat a été consacrée à la délibération sur plusieurs lois d'intérêt local et à des rapports de pétitions parmi lesquelles celle relative à l'organisation syndicale de l'Eglise réformée.

L'Empereur, accompagné du Prince Impérial a visité mercredi au Champ-du-Mars, les travaux préparatoires du Palais de l'Exposition universelle.

Le comte de Flandre est parti pour Marseille où il doit s'embarquer à destination de Civita-Vecchia. Il est positif que S.A.R. a refusé itérativement l'hospitalité de la Moldo-Valachie.

C'est M. Dubief, inspecteur-général de l'Université, qui remplace M. Libronde comme directeur du Collège Saint-Barthe. Le traitement est de 50,000 francs.

On dit que M. de Girardin a payé 200,000 francs la propriété du journal *La Liberté*, dont M. Muller reste le gérant légal et le directeur nominal.

La brochure de M. de Lagueronnière, la *Société au 19^e Siècle* paraîtra demain ou après-demain.

Malgré les sages conseils que l'on donne aux gens qui spéculent un peu trop à l'avance sur l'Exposition universelle de 1867, les projets les plus bizarres ne cessent d'être formés. Tous s'adressent inévitable-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX DU 4 MARS 1866.

N° 22.

LES MÉMOIRES D'UN ORPHELIN.

TROISIÈME PARTIE.

PARIS.

(Suite. — Voir le JOURNAL DE ROUBAIX du 2 mars.)

Un heureux accident m'arrache enfin à mon incurie. Un soir, je me trouvais dans une foule compacte à la porte d'un théâtre. Un beau monsieur, très-élégamment vêtu, se plaint d'être poussé par ses voisins et me dit en termes fort courtois qu'il voit bien que, malgré lui, il me gêne, et qu'il en est désolé. Puis je le sens, comme par l'effet d'une nouvelle pression, serré plus étroitement contre moi; puis il fait un mouvement comme pour se dégager. Alors, il me semble que ma redingote se déchire. Instinctivement, je tâte ma poche de côté; elle est fendue, et ma bourse n'y est plus. Je me retourne en poussant un cri de détresse. Mon beau monsieur n'est plus auprès de moi. Mais, à quelques pas

de distance, je le vois arrêté par un grand vigoureux jeune homme qui de ses doigts musculeux, lui tend la main droite. Dans cette main, est la bourse que le galant escroc n'a pas eu encore le temps de cacher. « Lâchez-moi, monsieur ! » s'écrie-t-il d'un ton de voix d'abord irrité : « Lâchez-moi ! » répète-t-il ensuite avec un accent de supplication. Son terrible adversaire hésite un instant; mais, tout à coup, lui arrachant d'une main son vol et de l'autre le lançant violemment en arrière : « Allez au diable ! » dit-il.

Le coquin ne se le fait pas dire deux fois. Il s'esquive habilement, tandis que plusieurs des individus, témoins de cette rapide scène, parlent de le retenir et de le livrer à la police. Le jeune homme s'approche de moi, et me présentant la bourse qu'il a si lestement reprise : « C'est vous, monsieur, dit-il, qui avez... » Soudain, il s'arrête et me regarde fixement; je le regarde de même. Un cri de surprise et un nom familier s'échappent à la fois de nos lèvres : « Max ! Guillaume ! Quel bonheur ! Est-ce possible ! » Et nous nous embrassons cordialement.

D'un commun accord, nous renonçons au spectacle qui nous avait attirés là tous deux; nous sortons précipitamment de la foule qui gêne nos expansions, et Guillaume me prenant par le bras me conduit dans un café, le traverse fièrement dans toute sa longueur, choisit à l'angle de la salle une table écartée, s'assoit d'un air joyeux et me dit : « Ici, nous pourrions causer tout à notre aise. Mais, d'abord, que désires-tu prendre ? »

Je me place en face de lui et lui réponds timidement : « Ce que tu voudras. — De la bière ? »

- Très-volontiers.
- Garçon !
- Voilà ! Monsieur.
- Deux verres de bière de Morez.
- Tout de suite, monsieur, réplique tranquillement le garçon.
- Farceur ! Si on lui demandait du cognac des montagnes de la lune, il promètrait de le servir. Ces Parisiens sont intrépides. Voyons ! garçon, pas de plaisanterie. Donnez-nous de la bière de Strasbourg, et de la meilleure.
- Très-bien, monsieur.
- J'ai besoin de me rafraîchir, ajoute Guillaume en se retournant de mon côté. Ce filou, dont tu as failli être la victime, m'a échauffé. Ils ont la vue fine, les coquins qui se glorifient de dévaliser habilement leur prochain. Mais ils n'ont point, comme une simple mouche, un cercle d'yeux autour de la tête. Celui-là, je l'observais sans qu'il s'en aperçût. En remarquant comme il se serait près de toi je pensais à sa mauvaise intention. Je l'observai plus attentivement, et ma foi ! je ne me doutais guère qu'en surveillant ainsi un voleur, je rendais service à mon ancien camarade de Morez, à mon bon ami Max. Tu ne fumes pas ?
- Quelquefois, une cigarette.
- Hum ! Moi, j'aime mieux ma pipe. »

A ces mots, il tire de sa poche une de ces grosses pipes qu'on fabrique à Saint-Claude, avec des racines de buis, et un sac en cuir où il puise du tabac.

Pendant qu'il accomplissait méthodiquement cette opération, je l'observe avec curiosité. Depuis plus de dix ans, je ne l'ai pas revu, ce gentil compagnon de mon enfance, avec qui j'allais à l'école de Morez, avec qui j'ai tant joué dans les prés de la Doye et

qui nous construisait sur la Bienne de si jolis petits moulins. En dix ans, quel changement ! Il est devenu si grand et si fort ! Il a des épaules si larges et des mains si osseuses. Il a de longues moustaches noires et une épaisse barbe noire, comme un sapeur; et je l'avoue, ses formes d'athlète, la brusquerie de ses mouvements et de son langage produisent en moi une sensation désagréable. Mais il y a dans ses yeux gris, vifs et pétillants, une intelligence qui séduit, et dans l'ensemble de sa physiologie un caractère de franchise et de bonté auquel on ne résiste pas.

Tout en bourrant sa pipe, lui aussi m'examine, et à en juger par l'expression de son regard, j'ai tout lieu de penser que cet examen ne m'est point défavorable. Il m'aimait autrefois; il me retrouve à peu près tel que j'étais quand il m'aimait, il y a dix ans. Je n'ai point pris, comme lui, un vigoureux développement. J'ai seulement un peu grandi, et mes joues sont ornées de deux favoris naissants que je considère, dans mon orgueil d'adolescent, comme deux fameux signes de virilité.

Mais il me tarde de connaître la situation de mon ancien camarade, et je lui demande comment il se trouve à Paris, et s'il est content ?

« Content ! s'écrie-t-il, ah ! certainement. J'aurais bien tort, si je ne l'étais pas. Tout m'a réussi. Il est vrai que j'ai solidement travaillé. Oui, voilà deux mois qu'il n'est pas fui la besogne et qui ont plus souvent tenu la plume et le compas, la lime et la scie, que les flacons d'eau de Cologne. Tant de gens pourtant travaillent qui, par une fatalité invincible, échouent dans toutes leurs entreprises ! Moi, j'ai été constamment favorisé par d'heureuses

circonstances. Tu m'as laissé, à Morez, faisant mes premiers essais de mécanicien chez un horloger. Je suis ici le principal employé, ou pour mieux dire, l'un des directeurs d'une grande manufacture d'instruments de physique et de mathématique : maison Girod et compagnie, brevet d'invention et de perfectionnement, médaille d'or et d'argent à diverses expositions. Nos magasins, rue Montmartre; nos ateliers, à Bougival. Un des associés de cette maison, M. Prével, va se retirer des affaires. Il me cède sa place, et j'épouse sa fille, la plus gentille, la plus avenante, la plus brave fille qu'il soit possible d'imaginer. Tu la verras, ma petite Berthe, avec sa bonne figure rose, et tu te demanderas ce que j'ai fait au bon Dieu pour qu'il prenne tant soin de moi. Entre nous, cependant, je t'avouerai que j'ai quelquefois le cœur un peu gros. Je demeure rue Montmartre, au-dessus de nos magasins; Berthe demeure à Bougival. Je ne puis la voir que le dimanche, et si occupé que je sois, la semaine me semble longue. Patience ! patience ! Dès que je serai marié, je remplacerai son père dans la direction de nos ateliers. J'irai vivre avec Berthe dans un joli pavillon qui touche à notre manufacture. Mon projet est de faire venir, près de moi, un de mes frères qui annonce des dispositions pour la mécanique, puis un autre, puis peut-être toute la famille, et si mes belles intentions se réalisent, ma foi ! ceux qui me connaîtront ne diront plus : Heureux comme un roi ! ce qui est une vieille formule, souvent bien mensongère. Ils diront : Heureux comme Guillaume, et ils auront raison... Mais je suis là à te parler de moi et de mes affaires, comme un égoïste, au lieu de m'occuper de toi,